

Témoins de la Seconde Guerre mondiale en Seine-et-Marne

**GAUTIER Marthe, L'exode de la famille Gautier, In *L'exode d'Ocquerre en juin 1940*
raconté par ceux qui l'ont vécu, 1998, 44 pages.**

Cote : 100J739

Le deuxième extrait reprend le témoignage de Marthe Gautier, 14 ans au moment de l'exode, décrivant « le voyage » sur les routes de la famille Gautier.

Extrait de la page 13 à 14 :

Les membres de la famille GAUTIER présents à Ocquerre, en juin 1940, comprenaient les deux parents et six de leurs sept enfants. Ma sœur aînée, Paulette, interne en médecine, était restée à son poste dans son hôpital à Paris.

Nous étions tous dans des véhicules automobiles :

1) Mon frère aîné Pierre conduisait un petit camion qui contenait au milieu de multiples choses, deux fûts d'essence couverts par les matelas, de façon à ce que des balles de mitrailleuse ne provoquent une explosion. A côté de Pierre, sur le siège avant, ma sœur Geneviève, moi-même et mon petit frère Henri sur les genoux de Geneviève.

2) Ma sœur Marie-Paul « conduisait ! » la vieille voiture Hotchkiss. En réalité, Marie-Paule ne savait pas conduire et cette voiture était en remorque derrière le camion, à l'aide d'une chaîne. A côté d'elle, sur le siège avant, ma mère et mon petit frère André. Cette voiture était bourrée de valises et de vêtements et de « trésors » dont je ne me souviens pas la composition.

3) Enfin, mon père Paul GAUTIER conduisait une voiture Peugeot, dans laquelle il avait mis les archives de la ferme, ses vêtements et des cigarettes. Il y était seul, puisqu'il voulait prendre en charge les attelages de la ferme et les habitants qui avaient pris place sur les charrettes pour que les enfants puissent avoir du lait, et nous n'avions pas laissé l'âne. Le rôle prévu pour mon père était de précéder les attelages et de les rejoindre à des étapes prévues. Mon père allait donc plus lentement que le reste de la famille et notre rendez-vous à Lorrez-le-Bocage, lieu du refuge de la commune d'Ocquerre, où devait nous rejoindre mon

oncle Pierre LECOCQ, de Précý-sur-Marne, accompagné de sa femme, de ses quatre enfants, de leur fidèle « servante » et d'un chien. Ils « évacuaient » dans un véhicule Diesel conduit par mon oncle, à l'arrière duquel était accroché un vélo, et dans une Traction-Avant conduite par l'aînée de mes cousines, dont l'expérience automobile était limitée.

Partis d'Ocquerre, le même jour que les attelages, je crois le 10 juin, motorisés, nous étions arrivés relativement assez vite au-delà de la Seine, car les routes n'étaient pas encore ultra encombrées, en Seine-et-Marne. Nous étions passés par Bray-sur-Seine. Après avoir dormi deux nuits chez des amis de la famille à Toury-Ferrottes, nous avons rejoint Lorrez-le-Bocage, le 13 juin, notre point de rendez-vous. La majorité des attelages y sont arrivés le 14 juin, dans la matinée, sains et saufs, passés à Montereau, avant le bombardement si meurtrier. Les attelages, c'est à dire ceux de la ferme d'Ocquerre. Tous étaient épuisés hommes, femmes, enfants. Je me souviens de ce spectacle désolant où la fatigue, le manque de sommeil avaient rendu tout le monde nerveux et toutes les inimitiés antérieures se livraient libre cours, certains réclamant la présence du Maire. Je crois me souvenir que Mr GRATIOT et la famille TARETTE motorisée, étaient là et avaient dormi dans la même école que nous à Lorrez-le-Bocage. Nous, c'est à dire les familles GAUTIER et LECOCQ réunis dans l'espoir de vivre quelques jours en attendant l'arrêt de l'avance allemande.

Nous interrogeons tous ceux qui passaient, nous écoutions la radio chez les habitants. Il était évident, combats d'avions, passage de militaires, bruits divers, que les Allemands n'étaient pas loin. D'ailleurs les habitants de Lorrez-le-Bocage s'apprêtaient à évacuer.

Après un « conseil de famille », il est décidé que les véhicules automobiles des deux familles GAUTIER et LECOCQ vont partir en convoi, vers la Loire, laissant mon père dans sa voiture Peugeot, avec les habitants d'Ocquerre qui ont besoin de passer une nuit de repos. Nous remettons donc les matelas sur les véhicules et nous repartons.

Nous saurons plus tard que, dès notre départ qui a donc eu lieu le 14 juin dans la matinée, l'ordre d'évacuation est donné à Lorrez-le-Bocage dans la soirée. A peine reposés, tous les attelages repartent ; mon père, en voiture, leur donne rendez-vous à la sortie de Montargis. Bien sûr, il ne les a jamais vus arriver, à l'heure prévue et a ainsi perdu leur contact. Après avoir attendu plus d'une journée, en vain, mon père essaie de faire demi-tour pour retrouver les attelages, qui n'avaient pas pris le chemin prévu. Il se trouve à contre-courant du flot et ne peut retrouver personne. Alors, il repart vers le Sud, c'est à dire la Loire. En chemin, des balles de mitrailleuses lui crèvent deux pneus et les militaires en déroute

versent sa voiture dans un champ. Il part alors à pied, non sans avoir pris soin d'emmener dans un sac de jute qu'il porte sur son dos les archives de la ferme et son tabac.

Le reste de notre voyage est du même type que celui de tous les Français qui encombraient les routes.